

les touffes d'herbe, et, à mesure qu'elle les touchait, tous ceux qu'elle avait changés reprenaient leur première forme. Quand elle eut fini, le plus jeune des trois frères tira son sabre et coupa la vieille en mille morceaux, puis il retourna avec ses frères au château. La princesse ne savait lequel des trois était son mari. « C'est moi, » lui dit l'aîné.

Ses frères épousèrent les deux sœurs de la princesse, et l'on fit de grands festins pendant six mois.

#### VARIANTE

### LA BÊTE A SEPT TÊTES

Il était une fois un pêcheur. Un jour qu'il pêchait, il prit un gros poisson. « Si tu veux me laisser aller, » lui dit le poisson, « je t'amènerai beaucoup de petits poissons. » Le pêcheur le rejeta dans l'eau et prit en effet beaucoup de petits poissons. Quand il en eut assez, il revint à la maison, et raconta à sa femme ce qui lui était arrivé. « Tu aurais dû rapporter ce poisson, » lui dit-elle, « puisqu'il est si gros et qu'il sait si bien parler : il faut essayer de le reprendre. »

Le pêcheur ne s'en souciait guère, mais sa femme le pressa tant, qu'il retourna à la rivière ; il jeta le filet et ramena encore le gros poisson, qui lui dit : « Puisque tu veux absolument m'avoir, je vais te dire ce que tu dois faire. Quand tu m'auras tué, tu donneras trois gouttes de mon sang à ta femme, trois gouttes à ta jument, et trois à ta petite chienne ; tu en mettras trois dans un verre, et tu garderas mes ouïes. »

Le pêcheur fit ce que lui avait dit le poisson : il donna trois gouttes de sang à sa femme, trois à sa jument et trois à sa petite chienne ; il en mit trois dans un verre et garda les ouïes. Après un temps, sa femme accoucha de trois beaux garçons ; le même jour, la jument mit bas trois beaux poulains, et la chienne trois beaux petits chiens ; à l'endroit où étaient les ouïes du poisson, il se trouva trois belles lances. Le sang qui était dans le verre devait bouillonner s'il arrivait quelque malheur aux enfants.

Quand les fils du pêcheur furent devenus de grands et forts cavaliers, l'aîné monta un jour sur son cheval, prit sa lance, siffla son chien et quitta la maison de son père. Il arriva devant un beau château tout brillant d'or et d'argent. « A qui appartient ce beau château ? » demanda-t-il aux gens du pays. — « N'y entrez pas, » lui répondit-on, « c'est la demeure d'une vieille sorcière qui a sept têtes. Aucun de ceux qui y sont entrés n'en est sorti ; elle les a tous changés en crapauds. — Moi je n'ai pas peur, » dit le cavalier, « j'y entrerai. » Il entra donc dans le château et salua la sorcière : « Bonjour, ma bonne dame. » Elle lui répondit en branlant ses sept têtes : « Que viens-tu faire ici, pauvre ver de terre ? » En disant ces mots, elle lui donna un coup de baguette, et aussitôt il fut changé en crapaud, comme les autres.

Au même instant, ses frères, qui étaient restés à la maison, virent le sang bouillonner dans le verre. « Il est arrivé malheur à notre frère, » dit le second, « je veux savoir ce qu'il est devenu. » Il se mit en route avec son cheval, son chien et sa lance, et arriva devant le château. « N'avez-vous pas vu passer un cavalier avec un chien et une lance ? » demanda-t-il à une femme qui se trouvait là ; « voilà trois jours qu'il est parti ; il faut qu'il lui soit arrivé malheur. — Il a sans doute été puni de sa curiosité, » lui répondit-elle ; « il sera entré dans le château de la bête à sept têtes, et il aura été changé en crapaud. — Je n'ai pas peur de la bête à sept têtes, » dit le jeune homme, « je lui abattraï ses sept têtes avec ma lance. » Il entra dans le château et vit dans l'écurie un cheval, dans la cuisine un chien et une lance. « Mon frère est ici, » pensa-t-il. Il salua la sorcière : « Bonjour, ma bonne dame. — Que viens-tu faire ici, pauvre ver de terre ? » Et, sans lui laisser le temps de brandir sa lance, elle lui donna un coup de baguette et le changea en crapaud.

Le sang recommença à bouillonner dans le verre. Ce que voyant, le plus jeune des fils du pêcheur partit à la recherche de ses deux frères. Comme il traversait une grande rivière, la rivière lui dit : « Vous passez, mais vous ne repasserez pas. — C'est un mauvais présage, » pensa le jeune homme, « mais n'importe. » Et il poursuivit sa route. « N'avez-vous pas vu passer deux cavaliers ? » demandait-il aux gens qu'il rencontrait. — « Nous en avons vu un, » lui répondait-on, « qui cherchait son frère. »

En approchant du château, il entendit parler de la sorcière ; il accosta un charbonnier qui revenait du bois, et lui dit : « De bons vieillards m'ont parlé de la bête à sept têtes ; ils disent qu'elle change en crapauds tous ceux qui entrent dans son château. — Oh ! » répondit le charbonnier, « je ne crains rien, j'irai avec vous ; à nous deux nous en viendrons bien à bout. »

Ils entrèrent ensemble dans le château, et le jeune homme vit les chevaux, les chiens et les lances de ses frères. Dès qu'il aperçut la sorcière, il se mit à crier : « Vieille sorcière, rends-moi mes frères, ou je te coupe toutes tes têtes. — Que viens-tu faire ici, pauvre ver de terre ? » dit-elle ; mais au moment où elle levait sa baguette, le jeune homme lui abattit une de ses sept têtes d'un coup de lance. « Vieille sorcière, où sont mes frères ? » En disant ces mots, il lui abattit encore une tête. Chaque fois qu'elle levait sa baguette, le jeune homme et le charbonnier lui coupaient une tête. A la cinquième, la sorcière se mit à crier : « Attendez, attendez, je vais vous rendre vos frères. » Elle prit sa baguette, la frotta de graisse et en frappa plusieurs fois la porte de la cave. Aussitôt tous les crapauds qui s'y trouvaient reprirent leur première forme. La sorcière croyait qu'on lui ferait grâce, mais le charbonnier lui dit : « Il y a assez longtemps que tu fais du mal aux gens. » Et il lui coupa ses deux dernières têtes.

Or il était dit que celui qui aurait tué la bête à sept têtes aurait le château et épouserait la fille du roi ; comme preuve, il devait montrer les sept langues. Le fils du pêcheur prit les langues et les enveloppa dans un mouchoir de soie. Le charbonnier, qui avait aussi coupé plusieurs têtes à la bête, n'avait pas songé à prendre les langues. Il se ravisa et tua le jeune homme pour s'en emparer, puis il alla les montrer au roi et épousa la princesse.

---

## REMARQUES

Comparer nos nos 37, *la Reine des Poissons*, et 55, *Léopold*. — On pourra aussi consulter les remarques de M. R. Köhler sur le conte sicilien n° 40 de la collection Gonzenbach, et sur le n° 4 de la collection de contes écossais de Campbell (dans la revue *Orient und Occident*, t. II, p. 118), ainsi que celles de M. Leskien sur les contes lithuaniens nos 10 et 11 de sa collection.

\*  
\*\*

Les trois parties dont se compose notre conte des *Fils du Pêcheur*, — naissance merveilleuse des enfants ; exploits de l'aîné contre le dragon et délivrance de la princesse ; enfin rencontre de la sorcière et ce qui s'ensuit, — ne se trouvent pas toujours réunies dans les contes de cette famille ; souvent l'une d'elles fait défaut. Nous les rencontrons toutes les trois dans un conte de la Haute-Bretagne (Sébillot, I, n° 18), dans un conte grec moderne d'Épire (Hahn, n° 22), dans un autre conte grec (E. Legrand, p. 161), un conte sicilien (Gonzenbach, n° 40), un conte italien des Abruzzes (Finamore, n° 22), un conte toscan (Comparetti, n° 32), un autre conte toscan (Nerucci, n° 8), un conte du Tyrol italien (Schneller, n° 28, variante), un conte basque (Webster, p. 87), un conte espagnol (Caballero, II, p. 11), un conte catalan (*Rondallayre*, I, p. 25), un conte portugais (Braga, n° 48), un conte danois (Grundtvig, I, p. 277), un conte suédois (Cavallius, p. 348), deux contes allemands (Kuhn et Schwarz, p. 337 ; Prœhle, I, n° 5), dont le second surtout est très altéré, un conte lithuanien (Leskien, n° 10), un conte de la Petite-Russie (Leskien, p. 544).

Deux contes allemands (Grimm, n° 60, et Colshorn, n° 47) n'ont pas la première partie. — Beaucoup d'autres n'ont pas la seconde (le combat contre le dragon) ; nous mentionnerons : un conte de la Basse-Bretagne (Luzel, *Contes bretons*, p. 63), un conte flamand (Wolf, *Deutsche Märchen und Sagen*, n° 27), des contes allemands (Grimm, n° 85 ; Simrock, n° 63), un conte autrichien (Vernaleken, n° 35), un conte du Tyrol italien (Schneller, n° 28), un conte italien du Mantouan (Visentini, n° 19), un conte sicilien (Gonzenbach, n° 39), un conte portugais (Consiglieri-Pedroso, n° 25), un conte serbe (Vouk, n° 29), un conte bosniaque (Leskien, p. 543), un conte écossais (Campbell, n° 4). — La troisième partie manque dans quelques-uns : ainsi, dans un conte du Tyrol allemand (Zingerle, I, n° 25) et un conte portugais (Coelho, n° 52). — Un conte souabe (Meier, n° 58), un conte roumain (*Roumanian Fairy Tales*, p. 48), n'ont que le combat contre le dragon et les aventures qui s'y rattachent.

Nous étudierons séparément chacune de ces trois parties.

\*  
\*\*

Pour l'introduction, la plupart des contes que nous venons de mentionner se rapprochent beaucoup du conte lorrain, souvent même dans de petits détails : ainsi, dans plusieurs de ces contes, le poisson merveilleux, pour se faire rejeter dans l'eau, promet au pêcheur, comme dans notre conte, de lui faire prendre beaucoup d'autres poissons. (Voir le conte grec moderne de la collection E. Legrand, les deux contes toscans, le conte italien du Mantouan, le premier des deux contes du Tyrol italien, le conte portugais n° 25 de la collection Consiglieri-Pedroso, le conte suédois.)

Presque toujours, le poisson dit au pêcheur de le couper en un certain nombre de morceaux : il en donnera à sa femme, à sa chienne, à sa jument,

et enterrera le reste à tel endroit. Cette forme, qui se retrouve d'une manière équivalente dans notre variante *la Bête à sept têtes*, est plus nette que celle des *Fils du Pêcheur*.

C'est seulement dans une partie des contes indiqués ci-dessus que les enfants, les chiens et les poulains sont au nombre de trois. Il en est ainsi dans le conte des Abruzzes, dans les deux contes toscans, dans le conte du Mantouan, dans le second conte du Tyrol italien, dans le conte du Tyrol allemand, dans le conte allemand de la collection Simrock, dans le conte flamand, dans le conte écossais, dans le conte portugais n° 25 de la collection Consiglieri Pedroso, et enfin dans le conte catalan et dans le conte de la Haute-Bretagne (dans lesquels il n'y a ni chiens ni poulains). — Partout ailleurs les enfants, chiens, etc., ne sont que deux.

Dans notre conte lorrain, comme dans sa variante, le pêcheur voit tout à coup « trois belles lances » à l'endroit où il a mis les ouïes du poisson, ou ses arêtes. Dans le conte allemand de la collection Simrock, ce sont trois épées qui paraissent à la place où a été enterrée la queue du poisson; dans le conte flamand, trois fleurs, dont les racines sont trois épées; dans le conte suédois et le conte danois, deux épées (il n'y a que deux enfants); dans le conte serbe et le conte sicilien n° 39 de la collection Gonzenbach, deux épées d'or. Le conte espagnol, les trois contes portugais, le conte des Abruzzes et le conte toscan de la collection Nerucci sont encore plus voisins sur ce point de nos *Fils du Pêcheur*, car nous y trouvons exactement les lances, et même, dans le conte toscan, les « trois belles lances ».

Deux des contes mentionnés au commencement de ces remarques ont une forme particulière d'introduction, très voisine, d'ailleurs, de l'introduction ordinaire. Ainsi, dans le conte écossais, une espèce de sirène promet à un pêcheur qu'il aura des enfants, s'il s'engage à lui livrer son premier fils. Quand il s'y est engagé, elle lui donne douze grains, en lui disant d'en faire manger trois à sa femme, trois à sa chienne, trois à sa jument, et de planter les trois derniers derrière sa maison. (De ces trois derniers grains naissent trois arbres, qui se flétriront s'il arrive malheur aux enfants.) — Dans le conte bosniaque, un homme sans enfants reçoit d'un pèlerin une pomme : il faut qu'après l'avoir pelée, il donne la pelure à sa chienne et à sa jument, qu'il partage la pomme avec sa femme et qu'il plante les deux pépins. (De ces pépins naissent deux pommiers, dont les deux enfants se font des lances : nous voici revenus, par un détour, aux lances du conte lorrain.)

Dans le conte de la Petite-Russie, une jeune fille, pressée d'une soif ardente en revenant des champs, voit sur le chemin deux empreintes de pieds, remplies d'eau; elle boit de cette eau. Or « c'étaient des empreintes de pas divins ». Quelque temps après, elle donne le jour à deux enfants, et le conte se poursuit à peu près comme les contes précédents.

Un conte de la même famille que tous ces contes, recueilli au xvii<sup>e</sup> siècle par Basile, présente encore une autre forme d'introduction. Dans ce conte napolitain (*Pentamerone*, n° 9), un ermite conseille à un roi sans enfants de prendre le cœur d'un *dragon de mer*, de le faire cuire par une fille vierge et de

le donner à manger à la reine. Le roi suit ce conseil, et, quelques jours après, la reine, et aussi la jeune fille qui a respiré la vapeur de ce mets merveilleux, mettent au monde chacune un fils. Les deux enfants, qui se ressemblent à s'y méprendre, ont à peu près les mêmes aventures que nos « fils du pêcheur »<sup>1</sup>. — M. Leskien cite (p. 546) plusieurs contes russes dont l'introduction est analogue; mais il nous avertit, sans préciser davantage, que tous ces contes n'appartiennent pas, pour la suite du récit, à la famille de contes étudiée ici. Dans ces contes russes, une reine doit manger d'un certain poisson pour devenir mère; la servante qui a goûté de ce poisson, et la chienne qui a mangé les entrailles, ou la jument qui a bu de l'eau dans laquelle on a lavé le poisson, mettent au monde chacune un petit garçon (*sic*), semblable à celui dont accouche la reine. (Voir, dans le *Florilegio* de M. de Gubernatis, un conte russe, du type des *Fils du Pêcheur*, qui a une introduction de ce genre.) — Dans un conte italien, faisant partie d'une autre famille que nos *Fils du Pêcheur*, et cité par M. R. Koehler (*Weimarer Beiträge*, 1865, p. 196), une reine qui a mangé une certaine pomme, donnée par une vieille femme, et la femme de chambre qui a mangé les pelures, ont chacune un fils.

En Orient, un livre mongol, l'*Histoire d'Ardji Bordji Khan* (traduite en allemand par B. Jülg, Inspruck, 1868), nous fournit un trait à rapprocher de cette dernière forme d'introduction. Dans ce conte mongol (p. 73 seq.), venu de l'Inde, ainsi que le montrent les noms des personnages, la femme du roi Gandharva, qui n'a point d'enfants, prépare, d'après l'avis d'un ermite, une certaine bouillie. Quand elle en a mangé, elle devient grosse et met au monde un fils, Vikramatidya. Une servante a mangé ce qui restait au fond du plat: elle donne, elle aussi, le jour à un fils qui, sous le nom de Schalou, deviendra le fidèle compagnon de Vikramatidya.

M. Th. Benfey (*Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 1858, p. 1511) nous apprend que ce trait se trouve dans un conte indien faisant partie d'un livre sanscrit. — Dans un roman hindoustani, les *Aventures de Kāmruṇ*, analysé par M. Garcin de Tassy (Discours d'ouverture du cours d'hindoustani, 1861, p. 13), nous remarquons le passage suivant: Le roi d'Aoudh n'a point d'enfants. Il se présente un jour devant lui un fakir qui lui donne un fruit de *sri* « prospérité », en lui recommandant de le faire manger à la reine. Celle-ci mange en effet ce fruit et ne tarde pas à se sentir enceinte; bien plus, six autres dames, femmes des principaux officiers du roi, qui avaient goûté du même fruit, se trouvent enceintes en même temps et accouchent le même jour que la reine<sup>2</sup>.

Dans un conte arabe des *Mille et une Nuits* (*Histoire de Seif Almoulouk et de la Fille du Roi des Génies*), le « prophète Salomon » dit à un roi et à son

1. Un second conte du *Pentamerone* (n° 7) doit également être rapproché de notre conte pour l'ensemble; mais il n'a pas l'introduction.

2. Dans deux autres contes indiens, l'un du Bengale, l'autre du Kamaon, figure aussi un fakir, qui donne ou indique à un roi un certain fruit dont il devra faire manger à ses sept femmes, pour que chacune ait un fils. (Voir les remarques de notre n° 12, *le Prince et son Cheval*.) — Comparer, plus bas, p. 72 et p. 80, l'introduction de contes indiens du Pandjab et du Bengale. — Dans un conte indien du Deccan (miss Frere, n° 22), une femme s'en va trouver Mahadeo (le Créateur) pour lui demander de lui accorder un enfant. Mahadeo lui donne un fruit, une mangue, qu'elle partage avec deux autres femmes qui avaient fait route avec elle. De retour à la maison, elle a un fils, et les deux autres, chacune une fille.

vizir, qui n'ont point d'enfants, de tuer deux serpents qu'ils rencontreront à tel endroit, d'en faire apprêter la chair et de la donner à manger à leurs femmes. (On peut rapprocher de ces serpents le « dragon de mer » du *Pentamerone* et le poisson des contes populaires actuels.)

Mentionnons enfin une dernière forme d'introduction. Dans un conte suédois, *Wattuman et Wattusin* (Cavallius, p. 95), et dans un conte allemand (Grimm, III, p. 103), les deux héros, dont les aventures sont à peu près celles de nos « fils du pêcheur », sont les fils, l'un d'une princesse, l'autre de sa suivante, qui toutes deux sont devenues mères en même temps, après avoir bu de l'eau d'une fontaine merveilleuse, laquelle a tout à coup jailli dans une tour où elles étaient enfermées. (Comparer le conte de la Petite-Russie.)

\*  
\*\*

Dans presque tous les contes de cette famille, il est question d'objets qui annoncent les malheurs dont les héros peuvent être frappés. Dans nos deux versions lorraines, c'est le sang du poisson merveilleux qui, en pareil cas, bouillonne dans le vase où on l'a mis; trait qui s'explique facilement, quand on se rappelle que les jeunes gens sont de véritables incarnations du poisson. Il en est à peu près de même dans l'un des deux contes du Tyrol italien cités plus haut (Schneller, n° 28) : là, le sang du poisson, mis dans un verre, se sépare en trois parties, qui remuent constamment : si l'une de ces parties s'arrête, ce sera signe de malheur.

Dans un conte toscan de la collection Comparetti, on suspend la grande arête du poisson à une poutre de la maison du pêcheur : s'il arrive un malheur à quelqu'un des trois enfants, il en dégouttera du sang. — Le conte catalan présente à la fois le trait de l'arête ensanglantée et celui du sang qui bouillonne.

Ailleurs, l'idée première s'est obscurcie : ainsi, dans le conte serbe, l'un des deux jeunes gens, au moment de se mettre en route, donne à son frère une fiole remplie d'eau et lui dit que, si cette eau se trouble, c'est qu'il sera mort. — Deux contes suédois ont un passage analogue : dans le premier (Cavallius, p. 351), l'un des jumeaux, en quittant son frère, lui laisse une cuve pleine de lait : si le lait devient rouge, ce sera signe que le jeune homme est en grand danger ; dans l'autre (*ibid.*, p. 81), au lieu du lait, c'est l'eau d'une certaine source qui doit devenir rouge et trouble.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce trait figure dans le conte italien du *Pentamerone*, déjà cité. Avant de quitter son frère, le jeune Caneloro prend un poignard, le lance contre terre, et il jaillit une belle source, dont les eaux se troubleront, s'il est en danger, et qui tarira, s'il meurt. Puis il enfonce profondément dans la terre ce même poignard, et aussitôt il pousse un arbrisseau qui, s'il se flétrit ou s'il meurt, donnera les mêmes indices. — Plus anciennement, au XV<sup>e</sup> siècle (d'après les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, t. E, p. 82), un roman français, *l'Histoire d'Olivier de Castille et d'Artus d'Algarbe, son loyal compagnon*, présente un trait identique. Olivier, forcé de quitter le pays, fait remettre à son ami une fiole remplie d'eau claire, qui deviendra noire, s'il a « aucune mauvaise aventure ». — Enfin, au XIV<sup>e</sup> siècle *avant notre ère*, dans ce conte égyptien des *Deux Frères*, que nous avons étudié au commencement de ce volume,

nous rencontrons encore un passage absolument du même genre : une cruche de bière bouillonne et une cruche de vin se trouble entre les mains d'Anoupou, quand il est arrivé malheur à son frère Bitiou.

Dans plusieurs des contes cités plus haut (conte allemand n° 85 de la collection Grimm, contes grecs modernes, conte du Tyrol allemand, conte écossais, conte des Abruzzes), ce sont des lis d'or, des œillets, des cyprès ou d'autres arbres, nés du sang du poisson merveilleux, qui doivent se flétrir s'il arrive malheur aux jeunes gens unis à eux par la communauté d'origine.

Ailleurs, dans le conte danois et dans les contes allemands de la Hesse, du Hanovre et de la Souabe, c'est un couteau ou une épée qui se rouille. Le conte danois, où les couteaux des deux frères, ainsi que leurs épées, proviennent d'une transformation de la tête du poisson, enterrée par l'ordre de celui-ci, nous donne l'explication de ce trait.

Sans nous arrêter sur divers contes où la relation d'origine entre les jeunes gens et l'objet qui doit faire connaître leur sort a complètement disparu, nous noterons que le trait qui nous occupe s'est introduit dans certain récit légendaire de la vie de sainte Elisabeth de Hongrie. Le duc Louis, en partant pour la croisade, aurait remis à sainte Elisabeth, sa femme, une bague dont la pierre avait la propriété de se briser lorsqu'il arrivait malheur à la personne qui l'avait donnée. Dans les documents historiques relatifs à la sainte, il est effectivement question d'un anneau (voir le livre de M. de Montalembert). A son départ, le duc Louis dit à sainte Elisabeth que, s'il lui envoie son anneau, cela voudra dire qu'il lui sera arrivé malheur. Voilà un fait bien simple; mais l'imagination populaire n'a pas manqué de rattacher, à cette mention d'un anneau, un trait merveilleux qui lui était familier. Dans la légende, en effet, nous retrouvons l'anneau constellé du vieux roman de *Flores et Blanchefleur*, cet anneau dont la pierre doit se ternir si la vie ou la liberté de Blanchefleur sont en péril.

Le même trait, sous une autre de ses formes, s'est glissé aussi dans une légende berrichonne, se rapportant à un saint du pays, saint Honoré de Buzançais (fin du XIII<sup>e</sup> siècle). Partant en voyage, le saint dit à sa mère que, par le moyen d'un laurier qui a été planté le jour de sa naissance, elle aura à chaque instant de ses nouvelles : le laurier languira, si lui-même est malade, et se desséchera, s'il est mort. Le saint ayant été assassiné, le laurier se dessèche à l'instant même <sup>1</sup>.

En Orient, ce trait se présente sous deux formes différentes.

Dans un conte arabe des *Mille et une Nuits* (*Histoire de deux Sœurs jalouses de leur cadette*), deux princes, au moment d'entreprendre un voyage, donnent à leur sœur, l'un un couteau dont la lame doit se tacher de sang s'il n'est plus en vie; l'autre, un chapelet dont les grains, dans le même cas, cesseront de rouler entre les doigts.

Dans un conte kalmouk du *Siddhi-Kür* (n° 1), plusieurs compagnons, avant de se séparer, plantent chacun un « arbre de vie », qui doit se dessécher, s'il

1. *Vies des saints*, par Mgr Paul Guérin (7<sup>e</sup> édition, Bar-le-Duc, 1872), au 9 janvier.



arrive malheur à celui qui l'a planté. Le héros d'un conte des Kariaines de la Birmanie, résumé vers la fin des remarques de notre n° 1, *Jean de l'Ours* (p. 26), plante, lui aussi, deux herbes à haute tige, et dit à un de ses camarades de se mettre à sa recherche si ces herbes se flétrissent.

La relation d'origine entre les plantes et celui dont elles doivent indiquer le sort, apparaît très nette dans un conte indien du Pandjab, voisin de ce conte kariaine et analysé également dans les remarques de notre n° 1 (p. 25) : Le Prince Cœur-de-Lion est né d'une manière merveilleuse, neuf mois après qu'un fakir a fait manger de certains *grains d'orge* à la reine, qui jusqu'alors n'avait point d'enfants. Dans le cours de ses aventures, le jeune homme plante une *tige d'orge* et dit que, si elle vient à languir, c'est qu'il lui sera arrivé malheur à lui-même : alors il faudra venir à son secours<sup>1</sup>. — Un autre conte indien, qui a été recueilli dans le Bengale et dont nous donnerons le résumé dans les remarques de notre n° 19, *le Petit Bossu*, présente le même trait, mais d'une manière analogue au conte kalmouk et au conte kariaine : Un prince, en quittant sa mère, lui donne une certaine plante : si cette plante se flétrit, c'est qu'il sera arrivé quelque malheur au prince ; si elle meurt, ce sera signe que lui aussi sera mort.

On peut encore comparer un chant populaire de l'Inde, cité par Guillaume Grimm (III, p. 145). — Dans un conte persan (*Touti Nameh*, traduit en allemand par C.-J.-L. Iken. Stuttgart, 1822, p. 32), une femme donne un bouquet à son mari qui part pour un long voyage : tout le temps que le bouquet se conservera frais, c'est qu'elle lui sera restée fidèle.

Enfin, d'après M. de Charencey (*Annales de philosophie chrétienne*, juillet 1881, p. 942), dans une légende *quiché*, recueillie au Mexique, chez les Toltèques occidentaux, les héros plantent au milieu de la maison de leur aïeule un roseau qui doit se dessécher s'ils viennent à périr.

\*  
\*\*

Nous avons énuméré, au début de ces remarques, plusieurs contes de cette famille qui n'ont pas la seconde partie de notre conte lorrain, le combat contre le dragon. Dans certains de ces contes (conte sicilien, conte autrichien), le jeune homme épouse la princesse à la suite d'un tournoi ou d'une joute où il s'est distingué; ailleurs (conte serbe, conte flamand), la princesse s'est éprise de lui en le voyant passer.

L'épisode du dragon n'est, du reste, pas toujours lié au type de conte que nous étudions ici; il se rencontre dans des contes dont le cadre général est différent : ainsi, dans des contes appartenant à la famille de notre n° 1, *Jean de l'Ours* (conte grec moderne n° 70 de la collection Hahn; conte slave de Bosnie, p. 123 de la collection Mijatovicz; conte valaque n° 10 de la collection Schott); ainsi encore, et plus complètement, dans des contes appartenant à un thème que nous aurons occasion d'examiner rapidement dans les remarques de notre n° 37, *la Reine des Poissons*.

<sup>1</sup> Comparer plus haut, p. 68, le conte écossais de la collection Campbell.

En Orient, nous avons, pour cet épisode du dragon, divers rapprochements à faire. Dans un conte persan du *Touti Nameh*, recueil dont l'origine est indienne, un roi (t. II, p. 291 de la traduction G. Rosen) a promis sa fille à celui qui tuerait un certain dragon. Le héros Férîd le tue et épouse la princesse. La ressemblance, sans doute, est éloignée, car ici la princesse n'est pas délivrée du dragon; mais ce qui est remarquable, — et ce qui nous confirme dans notre conviction que toutes les combinaisons de thèmes que nous relevons dans les contes européens existent en Orient et se retrouveront un jour dans des contes venant directement ou indirectement de l'Inde, — c'est que l'introduction de ce conte persan correspond presque exactement à l'introduction toute particulière d'un conte allemand de la famille des *Fils du Pêcheur*, le n° 60 de la collection Grimm, mentionné plus haut, qui a, lui aussi, l'épisode du dragon. Montrons-le rapidement.

Dans l'introduction du conte persan, un « ermite » a acheté un oiseau qui, chaque jour, lui donne une émeraude. Pendant qu'il est en voyage, sa femme s'éprend d'un changeur. Celui-ci ayant appris d'un sage que quiconque mangera la tête de cet oiseau merveilleux, deviendra roi ou tout au moins vizir, dit à la femme de le lui faire rôtir. Pendant qu'elle y est occupée, elle donne à son enfant, le petit Férîd, pour apaiser ses pleurs, la tête de l'oiseau, dont elle ignore la valeur. Le changeur, furieux, va trouver encore son ami le sage, qui lui conseille de manger la tête de l'enfant. Mais la servante qui garde Férîd a vent de la chose et s'enfuit avec l'enfant <sup>1</sup>. — Dans l'introduction du conte allemand, un pauvre homme vend à son frère, riche orfèvre, un oiseau au plumage d'or, qu'il a tué. L'orfèvre lui donne une bonne somme, car il sait que, si l'on mange le cœur et le foie de l'oiseau, on trouvera chaque matin une pièce d'or sous son oreiller. Pendant que l'oiseau est en train de rôtir, les deux fils du pauvre homme, tout jeunes encore, entrent dans la cuisine, et, voyant le cœur et le foie tombés dans la lèche-frite, ils les mangent : à partir de ce jour, ils trouvent chaque matin une pièce d'or à leur réveil. L'orfèvre, pour se venger, décide son frère à chasser de chez lui les deux enfants <sup>2</sup>. — Un conte indien, recueilli dans le pays de Cachemire (Steel et Temple, p. 138), et où se rencontre le combat contre un monstre, a encore une introduction de même genre que celle du conte persan et du conte allemand. Deux frères, fils de roi, fuient la maison de leur père, où une belle-mère les maltraite. S'étant arrêtés sous un arbre pour se reposer, ils entendent

1. Cette introduction se retrouve dans plusieurs contes orientaux où ne figure pas l'épisode du dragon : dans un livre tibétain, provenant de l'Inde (*Mélanges asiatiques*, publiés par l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg, t. VII, p. 676), dans un conte des Tartares de la Sibirie méridionale (Radloff, t. IV, p. 477), dans un conte arabe recueilli à Mardin, au nord de la Mésopotamie (*Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, 1882, p. 238), dans un conte de l'île de Bornéo (L. de Backer, *l'Archipel indien*, 1874, p. 203). — Comparer encore une légende birmane (Bastian, *Die Völker des östlichen Asiens*, t. I, p. 27) et un conte du Cambodge (*ibid.*, t. IV, p. 128 seq).

2. Dans plusieurs contes européens, les deux traits du conte persan et du conte allemand se trouvent réunis : l'un des frères mange la tête de l'oiseau et devient roi; l'autre mange le cœur, et chaque matin il trouve de l'or sous son oreiller. Voir, par exemple, un conte de la Haute-Bretagne (Sébillot, I, p. 97), un conte hessois (Grimm, III, p. 102), un conte serbe (Vouk, n° 26), un conte grec moderne (Hahn, n° 36), un conte tchèque de Bohême (Waldau, p. 91), un conte italien de Rome (Busk, p. 146), etc. — Il en est de même dans le conte arabe de Mardin, mentionné dans la note précédente.

deux oiseaux, un étourneau et un perroquet, se disputer au sujet de leurs mérites respectifs : « Celui qui me mangera, dit l'étourneau, deviendra premier ministre. — Celui qui me mangera, dit le perroquet, deviendra roi. » Les deux jeunes garçons prennent leur arc et tuent les deux oiseaux. L'aîné mange le perroquet, le cadet mange l'étourneau<sup>1</sup>. Dans la suite, le cadet arrive dans un pays dont le roi avait promis sa fille en mariage à celui qui tuerait un certain *rākshasa* (sorte d'ogre) : il fallait, en effet, livrer chaque jour à ce *rākshasa* une victime humaine. Le jeune homme tue le monstre, et ensuite, épuisé par le combat, il s'étend par terre et s'endort. Pendant son sommeil, un balayeur vient, comme il en avait l'ordre tous les jours, enlever les débris du festin du *rākshasa*. Il s'empare de la tête du *rākshasa* et se donne pour le vainqueur. Plus tard, la fraude est découverte. — On voit que ce conte indien nous offre un trait qui n'existait pas dans le conte persan : le trait de l'imposteur qui se fait passer pour le vainqueur du monstre.

Un épisode d'un conte des Avars du Caucase, dont nous avons résumé tout l'ensemble dans les remarques de notre n° 1, *Jean de l'Ours* (p. 18), nous offre, au moins indiqué, ce trait de la princesse délivrée du dragon, qui manque dans le conte persan et le conte indien. Oreille-d'Ours, se trouvant dans une grande ville du « monde inférieur », demande de l'eau à une vieille femme. Celle-ci lui répond qu'elle ne peut lui en donner : un dragon à neuf têtes se tient auprès de la source; chaque année, on lui livre une jeune fille, et, ce jour-là seulement, il laisse puiser de l'eau. Oreille-d'Ours prend deux cruches et se rend à la fontaine, où il les remplit; le dragon le laisse faire. Il y retourne, toujours sans être inquiété par le dragon. Le bruit s'en répand, et le roi du « monde inférieur » promet à Oreille-d'Ours de lui donner ce qu'il voudra, s'il tue le dragon. Oreille-d'Ours se fait deux oreillères de feutre qu'il met sur ses oreilles et s'en va avec ses cruches à la fontaine. Le dragon lui demande comment il a le front de venir une troisième fois. Oreille-d'Ours lui répond en lui reprochant de priver la ville de l'eau que Dieu a faite pour tous et de dévorer des jeunes filles. Alors le dragon se lève, et, jetant ses griffes sur Oreille-d'Ours, lui arrache ses oreillères de feutre; mais Oreille-d'Ours brandit une épée de diamant qu'il avait conquise dans une aventure, et d'un coup il abat les neuf têtes du dragon. Il coupe les dix-huit oreilles et les porte au roi. Celui-ci lui offre en mariage sa fille qui devait, cette année-là même, être livrée au dragon; mais Oreille-d'Ours demande pour toute récompense que le roi lui donne le moyen de revenir sur la terre<sup>2</sup>.

Dans un conte arabe des *Mille et une Nuits* (t. XI, p. 177 de la trad. allemande dite de Breslau), dont nous donnerons l'analyse complète dans les

1. Comparer l'introduction d'un autre conte indien, un conte *manipuri* (*Indian Antiquary*, 1875, p. 260). — Dans le conte sibérien et dans le conte de l'île de Bornéo, indiqués plus haut, il y a également deux enfants, mais un seul oiseau : dans le conte sibérien, celui qui mange la tête de l'oiseau devient roi, et celui qui mange le cœur devient vizir.

2. Ce qu'il y a de caractéristique dans cet épisode du conte avare se retrouve dans un conte grec moderne (Hahn, n° 70), où l'histoire de la jeune fille délivrée du dragon est, comme dans le conte avare, intercalée dans un conte de la famille de notre n° 1, *Jean de l'Ours*. Dans ce conte grec de l'île de Syra, la ville où arrive le héros dans le monde inférieur n'a qu'une seule fontaine, et dans cette fontaine est un serpent à douze têtes, auquel il faut livrer, chaque semaine, une victime humaine;

remarques de notre n° 19, *le Petit Bossu*, le plus jeune fils du sultan d'Yémen arrive dans une ville où tout le monde est plongé dans la douleur. Il apprend que, chaque année, on est obligé de livrer à un monstre une belle jeune fille; cette année le sort est tombé sur la fille du sultan. Le prince se rend à l'endroit où le monstre doit saisir sa victime; après un terrible combat, il le tue et laisse la princesse s'en retourner seule chez son père. Le sultan, pour connaître le libérateur de sa fille, ordonne à tous les hommes de la ville de comparaître devant elle; mais elle n'en reconnaît aucun pour celui qui l'a sauvée du monstre. Alors on apprend qu'il y a encore dans telle maison un étranger; on le fait venir, et la princesse, remplie de joie, le salue comme son libérateur. — Comparer un autre conte des *Mille et une Nuits*, où la même idée se présente sous une forme moins bien conservée (*ibid.*, t. X, p. 107).

On a recueilli dans l'Afghanistan, à Candahar, une légende musulmane que nous croyons devoir rapporter ici. En voici les principaux traits (*Orient und Occident*, t. II, p. 753) : Au temps des païens, le roi de Candahar s'était vu forcé de promettre à un dragon de lui livrer tous les jours une jeune fille. Chaque matin, on envoyait donc au dragon une jeune fille montée sur un chameau. Dès que le chameau arrivait à une certaine distance de l'ancre du monstre, celui-ci aspirait l'air avec une telle force que sa proie se trouvait entraînée dans sa gueule. Un jour que le sort était tombé sur la plus belle jeune fille de Candahar, il se trouva qu'Ali, « le glaive de la foi », passait dans le pays. Il voit la victime éplorée; ayant appris d'elle la cause de ses larmes, il se met à sa place sur le chameau, et, quand, attiré par le souffle du dragon, il est au moment d'entrer dans sa gueule béante, il tranche la tête du monstre d'un coup de son irrésistible épée.

Nous citerons encore deux autres légendes orientales, l'une japonaise, l'autre chinoise. C'est M. F. Liebrecht qui nous fait connaître la première (*Zur Volkskunde*. Heilbronn, 1879, p. 70). Le héros de cette légende, Sosano-nō-Nikkoto, arrive un jour dans une maison où tout le monde est en pleurs. Il demande la cause de ce chagrin. Un vieillard lui répond qu'il avait huit filles; un terrible dragon à huit têtes lui en a mangé sept en sept ans : il ne lui en reste plus qu'une, et cette dernière est au moment de se rendre sur le bord de la mer pour être dévorée à son tour. Sosano dit qu'il combattra le dragon. Il prend huit pots remplis de *saki* (sorte d'eau-de-vie de riz) et les dispose sur le rivage, mettant la jeune fille derrière. Quant à lui, il se cache derrière un rocher. Le dragon sort de la mer et plonge chacune de ses huit têtes dans un pot de *saki* : bientôt il est enivré. Alors Sosano accourt et lui coupe ses huit têtes. Dans la queue du dragon il trouve une longue épée, qui, dit la légende, est celle que porte aujourd'hui encore le mikado. Sosano épouse la jeune fille. On les honore comme les « dieux » de tous les gens mariés. Leur temple est à Oyashiro.

après quoi, il laisse puiser de l'eau. La vieille femme chez qui loge le héros lui ayant appris la chose, il lui demande une cruche et se rend à la fontaine. Ce jour là, précisément, c'était la fille du roi qui allait être dévorée par le serpent. Le héros tue le monstre; le roi lui ayant offert la main de la princesse, il le remercie et lui demande seulement de le faire ramener sur la terre. (Voir, pour ce dernier épisode, les remarques de notre n° 52, *La Canne de cinq cents livres*.) — Comparer deux contes, également grecs, du type des *Fils du Pêcheur* (Hahn, n° 22; Legrand, p. 161).

La légende chinoise n'est pas sans quelque analogie avec les récits précédents (*The Folk-lore of China*, by N. B. Dennys, Hong-Kong, 1876, p. 110) : Les montagnes de la province de Yueh-Min étaient hantées jadis par un énorme serpent qui, un jour, signifia aux habitants du pays, par l'intermédiaire de personnes versées dans la divination, qu'il avait envie de dévorer une jeune fille de douze à treize ans. On lui en livra jusqu'à neuf, qu'on avait prises parmi les filles des criminels et des esclaves, une chaque année. Alors, comme on ne pouvait trouver de nouvelle victime, la fille d'un magistrat chargé d'enfants se présenta, demandant seulement qu'on lui donnât une bonne épée et un chien. Elle avait aussi préparé plusieurs mesures de riz bouilli mêlé de miel, qu'elle plaça à l'entrée de l'ancre du serpent. Pendant que celui-ci mangeait le riz, Ki (c'était le nom de la jeune fille) lança sur lui son chien qui le saisit avec sa gueule, tandis qu'elle le frappait par derrière. Bref, elle tua le monstre, et le prince de Yueh, apprenant ce haut fait, l'épousa.

Un conte indien, qui se trouve dans un manuscrit en langue *hala canara* et qui a été analysé par le célèbre indianiste Wilson, offre plusieurs traits de notre conte *les Fils du Pêcheur* (*Asiatic Journal. New Series*, t. XXIV, 1837, p. 196) : Deux princes, Somasekhara et Chitrasekhara, ont fait toute sorte d'avanies à Ikrama, roi de Lilavati, pour forcer celui-ci à accorder à l'un d'eux la main de sa fille Rupavati. Le roi consent enfin à donner la princesse, mais à la condition que le prétendant tuera certain lion des plus terribles. Les princes tuent le monstre et emportent une partie de la queue comme trophée. Le blanchisseur du palais ayant trouvé le corps du lion, lui coupe la tête et va la présenter au roi en réclamant pour prix de son prétendu exploit la main de la princesse. Le mariage est au moment d'être célébré quand les princes se font connaître, et le blanchisseur est mis à mort. La princesse épouse le prince cadet, Chitrasekhara. Quelque temps après, l'aîné se met en campagne pour aller délivrer une princesse prisonnière d'un géant. En partant, il donne à son frère une fleur qui se fanera s'il lui arrive malheur. — Les aventures qui suivent n'ont plus de rapport avec notre conte; mais cette première partie du conte indien, dont les héros sont, là aussi, des frères, ne nous en a pas moins offert, réunis d'une manière qui évidemment n'est pas fortuite, deux des principaux traits de notre thème : l'épisode du monstre tué et de l'imposteur démasqué, et la particularité de l'objet qui annonce le malheur de celui qui l'a donné.

Ces deux traits se retrouvent dans un autre conte indien, avec un élément important qui manquait dans le conte « *hala canara* » : la jeune fille, ou même simplement la victime humaine livrée à un monstre. Voici ce conte indien, recueilli dans le Bengale (Lal Behari Day, n° 4) : Un brahmane, par suite de circonstances qu'il serait trop long de rapporter, se trouve avoir deux femmes, dont la seconde est une *rākshasi* (ogresse) qui a pris la forme d'une belle princesse. Chacune de ses femmes lui donne un fils : celui de la *rākshasi* se nomme Sahasra Dal ; l'autre, Champa Dal. Les deux enfants s'aiment tendrement. La première femme du brahmane, ayant eu la preuve que l'autre femme est une *rākshasi* et s'attendant à être dévorée, elle, son mari et son fils, donne à ce dernier un peu de son propre lait dans un petit vase d'or et lui

dit : « Si tu vois ce lait devenir rougeâtre, c'est que ton père aura été tué; s'il devient tout à fait rouge, c'est que j'aurai été tuée moi-même. Alors monte à cheval et enfuis-toi au plus vite pour ne pas être dévoré toi aussi. » Le jeune garçon ayant vu le lait devenir d'abord un peu rouge, puis tout à fait rouge, saute sur son cheval. Son frère Sahasra Dal apprend de lui ce qui s'est passé et s'enfuit avec lui <sup>1</sup>. Comme la rākshasi les poursuit, Sahasra Dal lui tranche la tête d'un coup de sabre. Les deux frères arrivent à un village où ils reçoivent l'hospitalité dans une famille qui est plongée dans la douleur. Il apprennent qu'il y a dans le pays une rākshasi avec laquelle le roi est convenu, pour empêcher un plus grand mal, de lui livrer chaque soir, dans un certain temple, une victime humaine. C'est le tour de cette famille d'en fournir une. Les deux frères déclarent qu'ils iront se livrer eux-mêmes à la rākshasi. Ils se rendent au temple avec leurs chevaux et s'y enferment. Après divers incidents, Sahasra Dal coupe la tête de la rākshasi. Il met cette tête près de lui dans le temple et s'endort. Des bûcherons, venant à passer par là, voient le corps de la rākshasi, et, comme le roi avait promis la main de sa fille et une partie de son royaume à celui qui tuerait la rākshasi, ils prennent chacun un membre du cadavre et se présentent devant le roi. Mais celui-ci fait une enquête, et l'on trouve dans le temple les deux jeunes gens ainsi que la tête de la rākshasi. Le roi donne sa fille et la moitié de son royaume à Sahasra Dal. — Suivent les aventures de Champa Dal, dont il sera dit un mot dans les remarques de notre n<sup>o</sup> 15, *les Dons des trois Animaux*.

L'épisode de la princesse exposée à la « bête à sept têtes » peut être rapproché du mythe si connu de Persée et Andromède (*Apollodori Bibliotheca*, II, 4, 3). Ce mythe de Persée, l'un des rares mythes de l'antiquité classique qui offrent des ressemblances avec nos contes populaires actuels, fournit encore, ce nous semble, un autre rapprochement intéressant avec les contes du genre de nos *Fils du Pêcheur*, et surtout avec le conte suédois de *Wattuman et Wattusin* mentionné plus haut. Rappelons les principaux traits de ce mythe de Persée : Acrisius, roi d'Argos, à qui il a été prédit qu'il serait tué par le fils de sa fille Danaé, enferme celle-ci sous terre dans une chambre toute en airain. Jupiter, métamorphosé en pluie d'or, pénètre par le toit dans le souterrain et rend la jeune fille mère. (Dans le conte suédois, la princesse et sa suivante, enfermées dans une tour, deviennent mères après avoir bu de l'eau d'une source qui jaillit tout à coup dans la tour.) Quand elle a donné le jour à Persée, Acrisius la fait mettre avec son enfant dans un coffre que l'on jette à la mer. Après diverses aventures qui sont assez dans le genre des contes populaires (Persée, par exemple, a un bonnet, ζυνῆ, qui le rend invisible), Persée, devenu grand, arrive en Ethiopie, où règne Céphée. Il trouve la fille de celui-ci, Andromède, exposée en pâture à un monstre marin, en vertu d'un oracle. Il la délivre et l'épouse.

1. Ici encore nous retrouvons, mais introduit d'une autre façon dans le récit, l'objet qui doit faire connaître le sort de celui de qui on le tient. Dans un conte suédois, cité plus haut, nous avons déjà vu ce trait du lait qui devient rouge; mais le vase de lait avait été donné par un frère à son frère. Le conte indien est ici beaucoup plus naturel.

Ainsi que l'a fait remarquer Mgr Mislin dans son livre *les Saints Lieux* (t. I, p. 194 de l'édition allemande), le mythe de Persée et Andromède s'est infiltré dans la légende de saint Georges, légende dans laquelle, du reste, aucun catholique ne prend à la lettre cet épisode de la princesse et du dragon, qui, **d'après un critique allemand** <sup>1</sup>, apparaît seulement dans des versions assez récentes <sup>2</sup>.

A propos du détail relatif aux langues de la bête à sept têtes, détail qui existe dans la plupart des contes du genre de nos *Fils du Pêcheur*, mentionnons un trait de la mythologie grecque. D'après Pausanias (I, 41, 4), le roi de Mégare avait promis sa fille en mariage à celui qui tuerait certain lion qui ravageait le pays. Alcathus, fils de Pélops, tua le monstre; après quoi, suivant le scholiaste d'Apollonius de Rhodes (sur I, 517), il lui coupa la langue et la mit dans sa gibecière. Aussi, des gens qui avaient été envoyés pour combattre le lion s'étant attribué son exploit, Alcathus n'eut pas de peine à les convaincre d'imposture.

\*  
\* \*

Dans la plupart des contes où figure le combat contre le dragon, l'individu qui se donne pour le libérateur de la princesse a assisté de loin au combat. Cette version est meilleure que la rencontre fortuite des trois charbonniers. — Dans le conte grec moderne de la collection E. Legrand et dans le conte basque, l'imposteur est un *charbonnier*, qui a trouvé les têtes du monstre.

L'épisode du chien, que le « fils du pêcheur » envoie prendre des plats dans la cuisine du roi, est mieux conservé dans certains contes étrangers, par exemple, dans le conte allemand n° 60 de la collection Grimm, et dans le conte suédois de *Wattuman et Wattusin*. Dans ces deux contes, le héros, revenu au bout de l'an et jour dans le pays de la princesse, parie contre son hôtelier que les animaux qui le suivent lui rapporteront des mets et du vin de la table du roi; la princesse reconnaît les animaux de son libérateur et leur fait donner ce qu'ils demandent.

\*  
\* \*

Au sujet de la dernière partie de notre conte, nous ferons remarquer que, dans la plupart des contes de cette famille, la sorcière change les jeunes gens en pierre, et non en touffes d'herbe, comme dans notre conte. — Dans certains contes (par exemple, dans le conte allemand n° 85 de la collection Grimm, dans le conte grec de la collection Hahn, dans le conte toscan de la collection Nerucci, etc.), c'est à la chasse qu'ils ont rencontré la sorcière. Dans d'autres, comme dans le conte lorrain, ils ont été attirés sur son domaine par un feu mystérieux, brillant dans le lointain (montagne en feu dans le conte serbe;

1. M. de Gutschmid, dans les comptes rendus de l'Académie de Leipzig (1861, p. 180).

2. Le conte portugais (Coulho, n° 52) mentionné ci-dessus met un « saint Georges » en scène dans un récit analogue à ceux que nous étudions ici. Après l'histoire du poisson merveilleux et de la bête à sept têtes, tuée par Georges, celui-ci dit à son frère, qui est venu le rejoindre, que, par suite d'un vœu, il ne peut se marier; il lui donne une des têtes de la bête en lui disant de se faire passer pour lui auprès du roi. Il fait ensuite « tant d'exploits pour la patrie », et il est si vertueux, qu'il est canonisé après sa mort.

grande lumière sur une montagne dans le conte sicilien n° 40 de la collection Gonzenbach ; maisonnette en feu dans le conte petit-russien ; *château* en feu, dans le conte flamand ).

Un détail, commun à la plupart des contes présentant cette dernière partie, a disparu de notre conte. Le frère du jeune homme, qui passe la nuit dans la chambre de la princesse, laquelle le croit son mari, met dans le lit son sabre entre elle et lui. Ce trait se retrouve dans les *Mille et une Nuits* (*Hist. d'Aladdin*) et aussi dans le vieux poème allemand des *Nibelungen*, ainsi que dans son prototype scandinave, où Siegfried (ou Sigurd) met une épée nue entre lui et Brunehilde, qui doit devenir l'épouse du roi Gunther, pour lequel il l'a conquise.

\*  
\* \*

En Orient, on l'a vu, nous n'avons trouvé jusqu'à présent que certaines des parties qui composent notre conte. La dernière partie notamment ( les aventures des frères et de la sorcière ) ne s'est pas présentée à nous. Nous allons la rencontrer, avec presque tout l'ensemble du conte européen, dans un conte venu de l'Orient, de l'Inde évidemment, chez les Kabyles par le canal des Arabes. Dans ce conte kabyle (J. Rivière, p. 193), deux frères, Ali et Mohammed, nés du même père et de deux mères différentes, se ressemblent à s'y méprendre. Mohammed, au moment de quitter le pays, plante un figuier et dit à Ali que l'arbre perdra ses feuilles si lui, Mohammed, est sur le point de mourir, et se desséchera s'il est mort. Il prend son faucon, son lévrier et son cheval et se met en route. Arrivé auprès d'une ville, il tue un serpent qui empêchait une fontaine de donner de l'eau et sauve ainsi la vie de la fille du roi, en danger d'être dévorée par le monstre. Après quoi, il se déguise en mendiant ; mais la fille du roi s'est emparée d'une de ses sandales, et, en la lui faisant essayer, on le reconnaît pour le vainqueur du serpent. Mohammed épouse la princesse et devient roi. Un jour qu'il est à la chasse, il s'aventure, malgré les avertissements que lui avait donnés son beau-père, dans le domaine d'une ogresse. Celle-ci vient à sa rencontre. Elle lui dit d'empêcher son cheval, son lévrier et son faucon de lui faire du mal. « Ne crains rien, » dit le jeune homme. L'ogresse s'approche, attache les animaux avec des crins et les mange, ainsi que leur maître <sup>1</sup>. Aussitôt le figuier se dessèche. Ali se met à la recherche de son frère. Il rencontre la femme de ce dernier. « Je te salue, » dit-elle, « ô sidi ; nous croyions que tu étais mort. — Comment serais-je mort ? — Mon père t'avait dit : Chasse à tel et tel endroit, mais ne va pas là : c'est le domaine de l'ogresse. » Ali se dirige sans retard vers la demeure de l'ogresse. Quand cette dernière s'avance pour manger le cheval, celui-ci, qui a reçu ses instructions d'Ali, la frappe d'un coup de pied au front et la tue. Le faucon lui

1. Dans plusieurs des contes européens, c'est au moyen d'un *cheveu* que la sorcière enchaîne les animaux du jeune homme, avant de changer celui-ci en pierre. Voir, par exemple, le conte suédois (Cavallius, p. 352), le conte danois (Grundtvig, p. 315), un conte serbe (Mijatowics, p. 256), deux contes portugais (Consiglieri-Pedroso, n° 11 ; Braga, n° 48), etc. — Comparer, dans les remarques de notre n° 1 de *Jean l'Ours* (p. 20), le passage du conte avare du Caucase et d'un conte de l'Asie centrale, où le nain s'arrache un poil de la barbe pour lier les compagnons du héros. (Dans le conte italien des Abruzzes, où la sorcière est remplacée par un magicien, c'est en jetant sur les gens un poil de sa barbe, que ce magicien les transforme en statues de marbre.)



crève les yeux, le lévrier lui ouvre le ventre et en tire Mohammed et ses animaux, tous inanimés. Alors Ali voit deux tarentules qui se battent et dont l'une tue l'autre. Ali lui ayant fait des reproches : « Je lui rendrai la vie, » dit la tarentule. En effet, au moyen du suc d'une certaine herbe, elle ressuscite sa sœur. Ali, à son exemple, emploie de ce suc, et il rend la vie à Mohammed et aux animaux <sup>1</sup>.

On a recueilli dans l'Inde, dans le Bengale, un conte qui présente également la dernière partie des contes de cette famille (Lal Behari Day, n° 13) : Un religieux mendiant promet à un roi de lui faire avoir deux fils, si celui-ci consent à lui en donner un. Le roi s'y engage, et le mendiant fait manger à la reine d'une certaine substance : au bout d'un temps, elle met au monde deux fils. Quand les enfants ont seize ans, le mendiant vient en réclamer un. L'aîné se dévoue, et, avant de partir, il plante un arbre, en disant à ses parents et à son frère : « Cet arbre est ma vie : si vous le voyez dépérir, c'est que je serai en danger ; s'il est mort, c'est que je serai mort aussi. » Sur son chemin, il rencontre une chienne et ses deux petits chiens, dont l'un se joint au prince ; de même, plus loin, un jeune faucon <sup>2</sup>. Le mendiant, arrivé chez lui avec le jeune homme, défend à celui-ci d'aller du côté du nord ; autrement, il lui arrivera malheur. Un jour que le prince poursuit un cerf, il s'égare du côté du nord. Le cerf entre dans une maison ; le prince l'y suit, et, au lieu du cerf, il y trouve une femme d'une merveilleuse beauté, qui lui propose de jouer une partie de dés ; il perd successivement son faucon, son chien et sa propre liberté. La femme, qui est une *râkshasi*, l'enferme dans une cave, pour le manger plus tard <sup>3</sup>. Voyant l'arbre se flétrir, le frère du prince se met en route. Il rencontre, lui aussi, la chienne avec son second petit chien, lequel demande au jeune homme de le prendre avec lui, comme il a pris son frère (les deux jeunes gens se ressemblent au point que l'on prend l'un pour l'autre). Même chose de la part d'un jeune faucon. Le jeune homme arrive chez le mendiant, et y apprend que son frère a dû tomber entre les mains d'une *râkshasi*. Il poursuit également un cerf, qui l'amène chez la *râkshasi*, et cette dernière lui propose aussi une partie de dés ; mais, cette fois, elle perd, et le jeune homme gagne coup sur coup le chien et le faucon de son frère et enfin son frère lui-même. La *râkshasi*, pour sauver sa

1. Dans un conte valaque, en partie de ce type (Schott, n° 10), et dans plusieurs autres contes européens, par exemple, dans des contes grecs modernes (t. II, p. 204 et 260, de la collection Hahn), un serpent ayant été tué, un autre va chercher une certaine herbe au moyen de laquelle il lui rend la vie. Cette herbe, qui a été ramassée avec soin, sert ensuite à ressusciter le héros. Voir encore le conte allemand n° 16 de la collection Grimm, et comparer la fable antique de Polyidus et Glaucus (Apolodore, III, 3, 1). — M. R. Kœhler a étudié à fond ce thème dans ses remarques sur les *Lais de Marie de France* (édition K. Warake, 1885, pp. civ-cviii).

2. Dans le conte allemand n° 60 de la collection Grimm, cité plus haut, des animaux sauvages, épargnés par les deux frères, leur donnent chacun deux de leurs petits, qui se mettent à leur suite. Comparer les contes allemands n° 58 de la collection Meier et p. 337 de la collection Kuhn et Schwartz, le conte suédois de *Wattuman et Wattusin*, un conte du Tyrol allemand (Zingerle, II, p. 260), un conte valaque Schott, (n° 10), etc.

3. Dans le conte napolitain n° 7 du *Pentamerone*, mentionné ci-dessus, le héros, fasciné par la beauté d'une sorte de magicienne ou de sorcière, entre dans sa maison. Alors la magicienne crie : « Enchaînez cet homme, mes cheveux ! » Et ses cheveux l'enchaînent, et il devient prisonnier de la magicienne. (Comparer le conte kabyle et les contes européens où c'est au moyen d'un *crin*, d'un *cheveu*, que la sorcière enchaîne les animaux du héros.)

vie, révèle alors aux jeunes gens que le mendiant a de mauvais desseins contre l'aîné, et leur donne le moyen de le faire périr lui-même.

Ce conte indien renferme, on le voit, à l'exception de la seconde partie (le combat contre le dragon), presque tous les éléments que nous avons rencontrés dans les contes étudiés ci-dessus : naissance merveilleuse des deux enfants, leur ressemblance prodigieuse, leur séparation et le signe donné par celui qui part pour qu'on sache toujours ce qu'il devient, les animaux qui accompagnent le héros et qui le suivent chez l'être malfaisant où il risque de perdre la vie ; enfin, la dernière partie, fort ressemblante, malgré son individualité.

\*  
\*\*

On remarquera que, dans notre variante la *Bête à sept têtes*, deux personnages de la forme première se sont fondus en un seul : le dragon à sept têtes auquel on expose une princesse et la sorcière qui change en pierres ceux qui s'approchent d'elle.

La fin tragique du héros ne se trouve pas, à notre connaissance, ailleurs que dans cette variante lorraine.